

RUSSELL Bertrand (1872-1970)

Histoire de la philosophie occidentale (1945)

Traduction Hélène Kern, éditions les belles lettres, 2011

page 9

INTRODUCTION

Les conceptions de la vie et le monde que nous appelons « philosophique » sont le produit de deux facteurs: les conceptions religieuses et éthiques dont nous avons hérité et une sorte d'investigation, que nous pourrions appeler « scientifique » en prenant ce terme dans son sens le plus large. Les philosophes, pris individuellement, ont uni ces deux facteurs dans leurs systèmes, dans des proportions extrêmement différentes mais c'est leur présence, à quelque degré que ce soit, qui caractérise la philosophie.

« Philosophie » est un terme qui a été employé de bien des manières, parfois dans un sens très large, parfois dans un sens étroit. Je me propose de l'utiliser dans le sens le plus large que je vais essayer d'expliquer.

La philosophie, telle que je vais l'aborder, est quelque chose d'intermédiaire entre la théologie et la science; comme la théologie elle consiste en un travail de réflexion sur des sujets pour lesquels une connaissance précise n'a pu, jusqu'ici, parvenir à la certitude; mais, comme la science, elle en appelle à la raison humaine plutôt qu'à l'autorité, que ce soit celle de la tradition ou celle de la révélation. Toute connaissance *précise*, dirais-je, appartient à la science et tout ce qui est *dogme*, tout ce qui dépasse la connaissance précise, appartient à la théologie. Mais, entre la théologie et la science, s'étend un *No Man's Land*, un terrain inexploré, dont les deux cotés sont exposés aux attaques. Ce *No Man's Land* c'est la philosophie. Presque tous les problèmes, intéressants plus particulièrement les esprits spéculatifs, sont ceux auxquels la science ne peut répondre et les réponses des théologiens dignes de confiance ne paraissent plus aussi concluantes qu'elles paraissaient jadis. Le monde est-il divisé entre l'esprit et la matière et, si c'est exact, qu'est-ce que l'esprit et qu'est-ce que la matière? L'esprit est-il soumis à la matière ou possède-t-il des pouvoirs indépendants?

Page 10

L'univers a-t-il une unité et un but? Évolue-t-il vers quelque fin précise? Les lois de la nature existent-elles réellement ou croyons-nous en elles à cause de notre amour inné pour l'ordre? L'homme est-il ce que les astronomes le définissent, un minuscule morceau de carbone impur et d'eau, rampant sans force sur une petite planète sans importance? Ou bien est-il tel qu'il parut à Hamlet? Peut-être est-il les deux? Y a-t-il une manière de vivre qui soit noble et une autre qui soit vile ou bien toutes les manières de vivre sont-elles sans valeur? S'il y a une noble manière de vivre, en quoi consiste-t-elle et comment l'atteindrons-nous? Le bien doit-il être éternel afin d'être estimé ou vaut-il la peine de le chercher, même si l'univers marche inexorablement vers la mort? La sagesse existe-t-elle ou ce qui nous paraît telle n'est-ce simplement que le dernier symptôme de la folie? À toutes ces questions, aucune réponse ne se trouve dans les laboratoires. Les théologies ont cherché à y répondre mais d'une manière trop définitive; leur précision même a provoqué le soupçon des esprits modernes. L'étude de ces questions, sinon la possibilité d'y répondre, est du domaine de la philosophie.

Pourquoi donc perdre son temps sur des problèmes insolubles? demanderez-vous. À cette question il est loisible de répondre soit comme historien, soit comme un individu fixant avec terreur la solitude cosmique.

La réponse de l'historien, pour autant que je sois à même de la donner, apparaîtra au cours de cet ouvrage. Depuis que les hommes furent capables de réfléchir librement, leurs actions, dans les domaines infiniment nombreux et importants, ont dépendu de leurs théories sur le monde et sur la vie humaine, sur ce qui est bien et sur ce qui est mal. Pour comprendre une époque ou une nation, il nous faut comprendre sa philosophie et, pour comprendre sa philosophie, il est nécessaire que nous soyons nous-mêmes philosophes à un degré quelconque. Il y a ici réciprocity de cause et d'effet: les circonstances de la vie des hommes déterminent, pour une grande part, leur philosophie mais, réciproquement, leur philosophie agit pour une grande part sur la détermination de leurs circonstances. Cette action réciproque, à travers les siècles, fera l'objet de ce volume.

Mais il y a aussi une réponse plus personnelle. La science nous dit ce que nous pouvons savoir mais ce que nous pouvons savoir est peu de chose et, si nous oublions tout ce que nous ne pouvons pas savoir, nous devenons insensibles à beaucoup de choses qui ont une grande

Page 11

importance. D'autre part, la théologie apporte la croyance dogmatique en une connaissance là où, en fait, nous sommes ignorants et, en agissant ainsi, elle crée une sorte d'attitude insolente ou impertinente envers l'univers. L'incertitude, devant les espérances et les craintes, est pénible mais doit être supportée si nous désirons vivre sans nous appuyer sur de jolis contes de fée encourageants. Il n'est pas bon, non plus, d'oublier les questions que pose la philosophie ni de nous persuader que nous leur avons trouvé des réponses qui ne laissent plus subsister aucun doute. Enseigner comment il faut vivre sans certitude et cependant sans être paralysé par l'hésitation est peut-être la chose primordiale que la philosophie de notre temps peut encore offrir à ceux qui l'étudient.

La méthode scientifique en philosophie (1914)

Notre connaissance du monde extérieur

Traduction Philippe Devaux, éditions Payot, 2002

page 29

PRÉFACE DE L'ÉDITION ANGLAISE

Les conférences qui suivent! tentent de montrer, à l'aide d'exemples, la nature, les espérances et les limites de la méthode analytico-logique en philosophie. Cette méthode, dont le premier échantillon parfait se trouve dans les ouvrages de Frege, je l'ai vue d'elle-même progressivement s'imposer à moi, au cours de mes recherches, comme quelque chose de parfaitement défini, susceptible de se ramasser en formules, et capable de fournir adéquatement, dans toutes les branches de la philosophie, toute la connaissance scientifique objective qu'il est possible d'atteindre. La plupart des méthodes pratiquées jus- qu'à ce jour ont prétendu nous donner des résultats plus ambitieux que ceux auxquels une analyse

page 30

logique peut prétendre atteindre. Malheureusement, ces résultats ont toujours été tels que mainte autorité philosophique les considérait comme inadmissibles. Envisagés simplement comme hypothèses auxiliaires de l'imagination, les grands systèmes du passé servent véritablement des fins très utiles et sont amplement dignes d'étude. Mais autre chose est requis pour que la philosophie devienne une science et vise des résultats indépendants des goûts et du tempérament du philosophe qui les expose. J'ai tenté plus loin de montrer, quoique imparfaitement, la voie à suivre pour combler, je crois, ce vœu.

Le problème central au moyen duquel je cherche à illustrer la méthode est celui de la relation des données sensibles brutes avec l'espace, le temps et la matière de la physique mathématique. J'ai pris conscience de l'importance de ce problème grâce à mon collègue et collaborateur le docteur Whitehead, à qui je dois la plupart des divergences que l'on trouvera entre les opinions que j'exprime ici, et celles que je suggérais dans les *Problèmes de philosophie I*. Je lui dois la définition des points, l'idée de traiter les instants et les «choses» comme je l'ai fait, et la conception entière du monde physique comme une *construction* plutôt que comme le fruit d'une *inférence*. Ce que j'expose à ce sujet ici ne donne, en fait, qu'une idée préliminaire grossière des résultats plus précis que lui-même donnera dans le quatrième volume de nos *Principia mathematical*. On verra

page 31

que, si cette manière d'envisager ces questions peut être menée à bonne fin, les éternelles controverses entre réalistes et idéalistes en recevront une lumière nouvelle, et que l'on aura trouvé une méthode pour résoudre tout ce qu'il est possible de résoudre au sujet des problèmes qu'ils posent.

Les spéculations du passé sur la réalité ou l'irréalité du monde physique furent, au début, en l'absence de toute théorie satisfaisante de l'infini mathématique, bien hésitantes. L'œuvre de Georges Cantor a écarté cette difficulté. Mais la solution positive et détaillée de ce problème au moyen de constructions mathématiques basées sur nos données d'objets sensibles n'est seulement devenue possible que par les progrès de la logique mathématique, sans laquelle il est pratiquement vain de vouloir manipuler des idées qui doivent avoir un haut degré d'abstraction et de complexité. Cet aspect de la question, laissé quelque peu dans l'ombre dans le résumé de vulgarisation que constituent les conférences qui suivent, prendra un sens positif dès que les ouvrages de Whitehead seront publiés. En logique pure, matière qui ne sera discutée que très brièvement dans ces leçons, j'ai profité des découvertes non encore publiées et de la plus haute importance de mon ami M. L. Wittgenstein".

Mon but étant d'illustrer une méthode, souvent j'y ai joint des tentatives incomplètes. On ne connaît pas un procédé de construction par la seule étude des structures achevées. Sauf en ce qui concerne la théorie de l'infini de Cantor, je ne prétends avoir rien atteint de décisif dans les théories que j'ai suggérées.

Page 32

Mais je crois que là où il faudra y apporter une modification, la même méthode, en substance, permettra de les découvrir, qui les a actuellement fait apparaître comme probables, et c'est à ce prix que je demande au lecteur d'excuser leur inachèvement.

Cambridge, juin 1914.

La philosophie officielle

Depuis les temps les plus reculés, plus que toute autre branche du savoir, la philosophie a eu le plus d'ambition et atteint le moins de résultats. Depuis l'époque où Thalès déclarait que tout est eau, il s'est toujours trouvé des philosophes prêts à se livrer à toutes sortes d'affirmations sur la totalité des choses, et pareillement, il s'en est toujours trouvé d'autres pour se répandre en toutes sortes de négations depuis l'époque où Thalès fut contredit par Anaximandre. Je crois le moment venu de mettre fin à cet état de choses déplorable. J'essaierai, dans les causeries qui suivent, en prenant principalement certains problèmes spéciaux à titre d'exemples, d'indiquer en quoi les prétentions de ces philosophes furent excessives, et comment il se fait que leurs travaux n'aient pas eu plus de succès. Méthodes et problèmes philosophiques furent, je crois, mal conçus par toutes les écoles. Beaucoup de problèmes traditionnels sont insolubles au moyen des instruments de connaissance dont nous disposons, tandis que nous pouvons donner une solution à d'autres problèmes, plus négligés, mais non moins importants, à l'aide d'une méthode plus patiente et plus adéquate, comportant toute la précision et la certitude auxquelles ont atteint les sciences les plus avancées.

On peut distinguer de nos jours trois types principaux de philosophies, souvent combinés suivant des proportions variables par un même philosophe, mais distincts dans leur essence et leur tendance. Le premier, que j'appellerai la tradition classique, est issu principalement de Kant et de Hegel. Il représente l'effort d'adaptation aux besoins présents des méthodes et des résultats des grandes philosophies constructives depuis Platon. Le deuxième type, que l'on peut appeler l'évolutionnisme, acquit sa vogue depuis Darwin, et l'on doit reconnaître que Herbert Spencer fut son premier représentant philosophique. Mais plus récemment, il est devenu, surtout avec William James et Bergson, bien plus hardi et infatigable dans ses innovations qu'il ne l'était avec Herbert Spencer. Le troisième type, qui peut s'appeler «l'atomisme logique», faute d'un meilleur terme, s'est progressivement introduit en philosophie sous l'influence de l'examen critique des mathématiques. Le type de philosophie que je désire développer ici n'a pas encore beaucoup de partisans convaincus, mais le «néo-réalisme», qui vit le jour à l'Université de Harvard, est très profondément empreint de son esprit. Il représente, je crois, le même progrès en philosophie que celui introduit par Galilée en physique : substitution de résultats partiels et de détail, mais vérifiables, à de vastes généralités sans fondement, se recommandant uniquement de certain appel à l'imagination. Avant de comprendre les changements que réclame cette nouvelle philosophie, nous devons brièvement examiner et critiquer les deux autres types de philosophie qu'elle combat.

La tradition classique

Lorsque, il y a vingt ans, la tradition classique eut évincé la tradition opposée des empiristes anglais, presque toutes les universités anglo-saxonnes suivirent le mouvement sans le mettre en question. Aujourd'hui, quoiqu'elle perde du terrain, presque tous les maîtres les plus éminents y adhèrent. En France, elle est bien plus puissante dans l'enseignement académique, malgré Bergson, que tous ses adversaires réunis; et en Allemagne elle trouvait de sérieux défenseurs. Cependant, dans l'ensemble, elle représente une force sur son déclin, elle ne s'est pas adaptée aux exigences de notre temps. Ses défenseurs sont d'ordinaire plutôt ceux dont les connaissances extra-philosophiques sont littéraires, que ceux dont l'inspiration est scientifique. Tous arguments de raison mis à part, elle a contre elle certaines forces intellectuelles très générales, ces mêmes forces qui sont en train de renverser les grandes synthèses du passé et font de notre époque une des plus tourmentées et des plus tâtonnantes. Nos aînés ne

connurent que les lumineuses clartés d'une certitude ingénue.

Le mouvement dont est issue la tradition classique sous sa forme développée se trouve dans la croyance naïve des philosophes grecs à la toute-puissance du raisonnement. La découverte de la géométrie a empoisonné leur croyance, ses méthodes déductives *a priori* paraissant pouvoir s'appliquer universellement. C'est ainsi qu'ils se flattaient de démontrer que toute la réalité est une, qu'il n'y a point de changement, que le monde sensible est un monde illusoire. Et ils n'étaient pas inquiets de l'étrangeté de leurs résultats, parce qu'ils croyaient à la certitude de leurs raisonnements. Ils en vinrent donc à croire que la pensée seule suffirait à établir les vérités les plus surprenantes et les plus importantes à l'égard de la réalité

Page 36

prise en son intégrité, avec la certitude qu'aucune observation contraire ne pourrait y contrevenir. Lorsque l'impulsion vivante des premiers philosophes eut disparu, l'autorité et la tradition la remplacèrent, renforcée, au Moyen Age et jusqu'à nos jours, par la théologie systématique. Depuis Descartes, la philosophie moderne, qui n'était cependant pas liée par l'autorité comme la philosophie médiévale, accepta dans un esprit plus ou moins critique la logique aristotélicienne. De plus, sauf en Grande-Bretagne, elle croyait que le raisonnement *a priori* nous révélerait des secrets sur l'univers que l'on n'aurait pas découverts autrement, et qu'elle pourrait démontrer que la réalité différerait complètement de ce qu'elle semblait être à l'observation immédiate. C'est cette croyance que je considère, plus que toute conséquence particulière, comme la caractéristique distinctive de la tradition classique, et qui a été jusqu'ici le principal obstacle à une attitude scientifique en philosophie.

On comprendra mieux la nature de la philosophie se rattachant à la tradition classique, en prenant un exemple qui l'illustre à un exposant particulier. Considérons à cet effet, pour un moment, les doctrines de Bradley, qui est probablement en Angleterre le représentant le plus distingué de cette école. 'Appearance and Reality' de Bradley est un ouvrage qui comprend deux parties, la première s'appelle « Apparence », la seconde « Réalité ». La première examine et condamne à peu près tout ce qui constitue notre vie quotidienne: les choses et leurs qualités, les relations, l'espace et le temps, le changement, la causalité, l'activité, le moi. Tout cela n'a pas la réalité sous laquelle cela nous apparaît, quoique ce soient des faits qui, dans une certaine mesure, quali-

Page 37

fient la réalité. Ce qui est réel, c'est un tout unique, indivisible, intemporel, appelé l'Absolu, spirituel en un certain sens, mais qui ne consiste pas en des âmes ou des pensées ou des volontés comme nous les connaissons. Tout ceci s'établit par un raisonnement logique abstrait qui se vante de découvrir les contradictions internes des catégories condamnées comme de simples apparences, et de ne laisser place à aucune alternative sinon celle du genre d'Absolu dont on affirme finalement la réalité.

Un bref exemple suffira pour illustrer la méthode de Bradley. Le monde paraît rempli de bien des choses diversement en relation les unes avec les autres, à droite, à gauche, avant, après, père et fils, etc. Mais à l'examen, les relations sont, d'après Bradley, contradictoires entre elles, et par conséquent 'impossibles. D'abord, son argumentation consiste à dire que, s'il y a des relations, il doit y avoir des qualités entre lesquelles elles aient lieu. Cette partie de la démonstration ne doit pas nous retenir. Voici comme il procède ensuite:

« Comment les relations peuvent-elles être liées aux qualités? Ceci paraît, d'autre part, inintelligible. Si elles n'ont rien à voir avec les qualités, les qualités ne sont donc point en relation du tout; et, dès lors, comme nous le disions, les qualités ont cessé d'être des qualités et leur relation n'est pas une entité. Mais que si la relation a quelque chose à voir avec les qualités, dès lors nous aurons recours évidemment à une *nouvelle* relation pour les relier. Car la relation peut difficilement se réduire à un simple adjectif d'un ou deux de ses termes; ou bien alors, comme telle, elle paraît indéfendable. Étant donc quelque chose de propre, si elle ne comporte pas elle-même une liaison des termes, comment pourrait-elle d'une manière intelligible réussir à être quelque chose pour les qualités? Encore une fois, nous sommes entraînés dans

une dialectique sans espoir, faisant cercle, puisque nous sommes obligés sans fin de chercher des relations nouvelles. Un anneau unit les chaînons, et cet anneau qui les unit est un chaînon qui a également deux bouts, et ceux-ci requièrent respectivement un nouveau chaînon pour les joindre à l'ancien. Il s'agit dans le problème de trouver le lien qui pourrait exister entre la relation et ses qualités, et ce problème est insoluble» (op. cit., p. 32-33).

Je ne me propose pas d'examiner cet argument dans le détail, ni de montrer exactement les points où, à mon avis, il est fallacieux. Je ne l'ai cité que comme un exemple de méthode. Beaucoup conviendront, je pense, que l'effet est calculé en vue de produire plus de trouble que de conviction, car il y a plus de chance d'erreur dans un argument subtil, abstrait et difficile, que dans un fait aussi manifeste que la relation des choses entre elles dans le monde. Pour les Grecs des premiers âges, pour qui la géométrie était pratiquement la seule science connue, il était possible de poursuivre un raisonnement en consentant aux conclusions les plus étranges. Mais pour nous, qui possédons des méthodes expérimentales et d'observation, une connaissance de la longue histoire des erreurs a priori réfutées par la science empirique, il est devenu naturel de soupçonner qu'il y a un sophisme dans toute déduction dont la conclusion semble contredire des faits évidents. Il est aisé de pousser cette suspicion trop loin, et il est fort souhaitable, si possible, que l'on découvre la nature exacte de l'erreur en question, si elle existe. Mais il est certain que ce que nous pouvons appeler l'attitude empirique est devenu une habitude des esprits les mieux éduqués, et c'est cela même, plus que tout argument défini, qui a diminué l'emprise de la tradition classique sur les étudiants de philosophie, et généralement sur les gens éclairés.

Le rôle de la logique en philosophie, comme j'essaierai de le montrer plus tard, est excessivement important. Mais je ne pense pas que, ce rôle, nous devions l'imaginer comme le considérait la tradition classique. Dans cette tradition, la logique devient constructive au prix d'un certain nombre de négations. Lorsqu'un nombre d'alternatives semblent à première vue, également possibles, la logique doit les condamner toutes, sauf une, et déclarer celle-ci réalisée dans notre monde. Le monde est donc construit au moyen de la logique sans faire appel, ou très peu, à l'expérience concrète. Le rôle véritable de la logique, à mon avis, est exactement l'opposé de celui-là. Dans la mesure où elle s'applique à un contexte qui fait l'objet de l'expérience, elle est plus analytique que constructive. Prise a priori, elle montre la possibilité d'alternatives insoupçonnées jusqu'alors, plus qu'elle ne montre l'impossibilité d'alternatives qui semblaient de prime abord possibles. Ainsi, tandis qu'elle offre à l'imagination ce que le monde peut être, elle se refuse de légiférer sur ce que le monde est. Ce changement, qui est dû à une révolution interne de la logique, a écarté les constructions ambitieuses de la métaphysique traditionnelle, même chez ceux qui ont la foi la mieux trempée dans la logique; tandis que pour la majorité de ceux qui considèrent la logique comme une chimère, les systèmes paradoxaux auxquels elle a donné naissance ne semblent pas même valoir la peine d'être réfutés. Ainsi de tous côtés, ces systèmes ont cessé de nous attirer, et le monde philosophique lui-même tend de plus en plus à les négliger.

Nous mentionnerons une ou deux doctrines favorites de l'école en question, afin d'illustrer la nature de ses prétentions. L'univers, nous dit-on est une «unité organique», comme un animal ou 'une parfaite œuvre d'art. Il faut entendre par là, à la rigueur,

que toutes les parties diverses sont réunies, coopèrent et sont ce qu'elles sont à raison de leur place dans l'ensemble. Cette croyance, on l'affirme tantôt comme un dogme, tantôt on la défend à grand renfort d'arguments logiques. Si elle est fondée, chaque parcelle de l'univers est un microcosme,

reflétant en miniature l'ensemble. Et suivant cette doctrine, si nous nous connaissions parfaitement, nous connaîtrions toutes choses. Le sens commun objecterait naturellement qu'il y a des gens, en Chine par exemple, avec lesquels nous sommes en relation si peu directe et d'une façon si peu intime que nous ne pouvons déduire quoi que ce soit d'important à leur sujet à partir de quelque fait touchant nous-mêmes. S'il y a des êtres vivants sur la planète Mars ou dans quelque partie plus éloignée de l'univers, le même argument devient encore plus puissant. Bien plus, peut-être tout l'espace dans lequel nous vivons ne forme-t-il qu'un des nombreux univers, chacun d'eux paraissant du dedans être complet. La conception de l'unité nécessaire de tout ce qui est se réduit dès lors à la misère de notre imagination, et une logique plus libre nous débarrasse d'une conception bornée dans laquelle l'idéalisme veut bénévolement voir enfermée la totalité de l'être.

Autre doctrine très importante, dont se réclament la plupart, sinon tous les représentants de l'école que nous examinons, c'est la doctrine suivant laquelle tout le réel est «mental» ou «spirituel»; ou, du moins, tout le réel dépend, quant à son existence, de ce qui est mental. Cette conception est souvent plus spécialement présentée dans les termes suivants: la relation du connaissant au connu est fondamentale, rien ne peut exister à moins de connaître ou d'être connu. Ici de nouveau l'argumentation a priori s'assigne la même fonction législative. Une réalité qui ne serait pas connue serait, pensent-ils, contradictoire. Encore

Page 41

une fois, si je ne m'abuse, l'argument est sophistique, et une logique plus avertie nous montrera qu'aucune limite ne peut être assignée à l'étendue et à la nature de l'inconnu. Et lorsque je parle de l'inconnu, je n'entends pas simplement ce que, personnellement, nous ignorons, mais ce qu'ignorent tous les esprits quels qu'ils soient. Ici comme ailleurs, tandis que l'antique logique excluait les possibles et emprisonnait notre imagination entre les quatre murs de ce qui nous était familier, la logique nouvelle nous montre plutôt ce qui peut advenir et refuse de se prononcer sur ce qui doit advenir.

La tradition classique en philosophie représente le dernier rejeton survivant issu de parents très différents: la croyance des Grecs à la raison, et la croyance médiévale à la hiérarchie de l'univers. Pour les hommes de l'École, vivant parmi les massacres, les guerres et les fléaux, rien ne paraissait plus agréable que l'ordre et la sécurité. Dans leurs rêves leur idéal c'est l'ordre et la sécurité: l'univers de Thomas d'Aquin ou de Dante est aussi étroit et aussi net qu'un intérieur hollandais. Pour nous, la sécurité est devenue monotone et les sauvageries primitives de la nature sont si éloignées de nous qu'elles deviennent un simple condiment à notre routine ordonnée. Le monde de nos rêves est fort différent de ce qu'il était pour ceux qui vivaient du temps des guerres entre Guelfes et Gibelins. De là, la protestation de James contre ce qu'il appelle «l'univers- bloc» de la tradition classique; de là, l'exaltation de la force chez Nietzsche; de là, la soif de sang, toute verbale, de beaucoup d'hommes de lettres inoffensifs. Le substrat barbare de la nature humaine, ne pouvant se satisfaire dans l'action, trouve un dérivatif dans l'imagination. En philosophie comme ailleurs, cette tendance est visible, et c'est cela, plutôt que des arguments formels, qui nous fait rejeter la tradition classique au profit d'une philosophie qui s'estime plus virile et plus vivante 1.

1. Rappelons que ceci fut écrit avant le mois d'août 1914. (N.d. T.)

Page 42

Évolutionnisme

L'évolutionnisme, sous quelque forme que ce soit, est la croyance qui prévaut de notre temps. Il domine notre politique, notre littérature, et surtout notre philosophie. Nietzsche, les pragmatistes, Bergson, sont les phases de son développement philosophique, et leur popularité en dehors du cercle des philosophes professionnels montre qu'il est conforme à l'esprit de notre époque.

L'évolutionnisme croit pouvoir se baser solidement sur la science, libératrice des espérances, inspiratrice d'une foi accrue dans les puissances de l'homme, antidote radical contre l'autorité raisonneuse des Grecs et l'autorité dogmatique des systèmes médiévaux. Contre une croyance si fort en vogue et si agréable, il peut sembler vain d'aventurer une protestation; tout homme moderne ne peut manquer de sympathiser avec la majeure partie des idées qui caractérisent ce courant. Mais Je. pense que, enivré par un succès rapide, l'on a oublié bien des choses importantes et vitales pour la compréhension véritable de l'univers. Il faudra combiner quelque hellénisme à l'esprit nouveau, avant de passer de l'ardente jeunesse à la sagesse virile. Il est temps de se souvenir que la biologie n'est pas l'unique science, ni le modèle dont doivent s'inspirer toutes les autres sciences. L'évolutionnisme, comme j'essaierai de le montrer, n'est pas une vraie philosophie scientifique, ni par ses méthodes, ni par les problèmes qu'il envisage. Une véritable philosophie

Page 43

scientifique a quelque chose de plus aride et de plus vaste. Elle touchera beaucoup moins profondément le monde, parce qu'elle requiert une discipline bien plus sévère, avant de pleinement réussir dans la pratique.

Page 60

Jusqu'ici en philosophie on a rarement recherché et jamais franchement atteint la neutralité au point de vue moral. Les hommes se sont souvenus de leurs désirs et ont jugé les philosophes en fonction de leurs désirs. Chassée des sciences particulières, la croyance que les notions de bien et de mal fourniraient la clé de la compréhension de l'univers a cherché son refuge en philosophie. Mais cette croyance, de ce suprême refuge même, il faut la chasser, si la philosophie ne veut demeurer un jeu de rêves amusants. C'est un lieu commun de dire que le bonheur n'est pas plus parfait chez ceux qui l'assignent comme but immédiat de leur recherche, et il semble que ce soit également vrai du bien. Au point de vue de la pensée du moins, ceux qui oublient le bien et le mal et ne cherchent qu'à savoir des faits sont plus proches du bien parfait que ceux qui voient le monde réfracté au travers de leurs désirs.

Page 61

L'immense extension de notre connaissance des faits dans les temps récents a produit, comme à la Renaissance, deux effets sur l'attitude intellectuelle de chacun. D'une part, elle a rendu l'homme méfiant à l'égard de la vérité des systèmes vastes et ambitieux. Les théories viennent et disparaissent rapidement. Chacune sert un moment à classer les faits connus et à stimuler la recherche de faits nouveaux. Chaque théorie manifeste à son tour son impuissance à s'accommoder avec des faits nouvellement découverts. En science, les inventeurs de théories eux-mêmes ne les considèrent que comme un pis-aller temporaire. L'idéal d'une synthèse intégrale que le Moyen Age avait cru avoir atteinte recule de plus en plus par-delà les limites du possible. Dans un tel monde, comme dans le monde de Montaigne, rien ne semble avoir de la valeur sinon la découverte de plus en plus de faits, chacun soufflant à son tour la mort sur quelque théorie favorite. Créer un ordre intelligible devient un rude labeur, et à force de désespoir un labeur maussade.

D'autre part, les faits nouveaux ont accru notre pouvoir. Le contrôle physique que l'homme exerce sur les forces de la nature a crû avec une rapidité sans précédent et promet de croître à l'avenir au-delà de toutes les bornes assignables. Ainsi, à côté de la déception dans l'ordre théorique le plus élevé, un optimisme immense au point de vue pratique: ce que l'homme peut *accomplir* semble presque sans limite. On ne pense plus aux anciennes bornes de la puissance de l'homme, comme la mort, ou la dépendance de l'espèce des forces cosmiques équilibrées, et on se refuse aux réalités les plus brutales qui

Page 62

ébranleraient le mirage de la toute-puissance. Une philosophie qui assignerait des bornes à notre pouvoir de satisfaire nos désirs ne serait pas tolérable. C'est ainsi que l'on invoque la déception théorique même pour réduire au silence le moindre doute touchant la perfectibilité dans l'ordre pratique.

En réservant un bon accueil aux faits nouveaux et la suspicion à l'égard de tout dogmatisme sur l'univers en général, l'esprit moderne paraît, à mon avis, tout en progrès. Mais dans ses prétentions pratiques comme dans son désespoir théorique, il me semble aller trop loin. Tout ce qu'il y a de plus grand dans l'homme est mis à l'épreuve par les contrariétés que ses espérances rencontrent devant les obstacles de la nature, tandis que son ambition de toute-puissance le rend trivial et quelque peu absurde. Je crois que dans l'ordre théorique, la vérité métaphysique ultime, moins totale, et moins aisée à atteindre qu'il ne parut à quelques philosophes du passé, ceux-là pourront la découvrir qui veulent combiner l'espoir, la patience, et la largeur d'esprit de la science avec quelque chose du sentiment des Grecs pour la beauté du monde logique abstrait et pour la valeur intrinsèque de la contemplation du vrai.

C'est pourquoi la philosophie qu'inspire véritablement l'esprit scientifique s'occupe de matières arides et abstraites, et ne doit pas espérer trouver une réponse aux problèmes pratiques de la vie. Pour ceux qui souhaitent comprendre ce qu'il y a d'obscur et de compliqué dans le passé de la constitution de l'univers, c'est une grande compensation que de s'offrir des triomphes aussi notoires que ceux de Newton ou de Darwin, et si importants finalement pour la formation de nos habitudes d'esprit. La philosophie apporte avec elle, comme le fait toute nouvelle méthode d'investigation féconde, un sens à notre puissance, l'espoir d'un progrès plus digne de

PAGE 63

confiance, mieux assis que toutes ces promesses qui reposent sur des généralisations hâtives et illusoire quant à la nature de l'univers. Beaucoup d'espérances que la philosophie ne peut prétendre satisfaire inspirèrent les philosophes par le passé, mais il en est d'autres, plus purement intellectuelles, auxquelles elle peut pleinement répondre, et mieux qu'on ne l'aurait cru jadis possible à des esprits humains.

Fin de la conférence